

Pour assurer l'exécution simultanée de l'expédition, on convint d'adresser à chaque tribu un faisceau de branches, composé du même nombre de brins : chaque jour un brin devait être arraché, et au dernier, toutes les forces réunies des sauvages devaient commencer l'attaque du fort : les Français écrasés par le nombre seraient facilement anéantis.

Mais il fallait le temps nécessaire pour organiser ce plan : à cet effet, il fut décidé que le grand-chef entrerait en négociation auprès du "Loup affamé, Français au cœur de Crocodile," l'endormirait par de belles paroles, par des présents, et obtiendrait de lui des délais suffisants pour la maturité du complot.

À la fin de la séance, le chef du Pommier-Blanc rappela que le secret le plus rigoureux devait être gardé sur leur projet, et que, par conséquent, nul ne devait en parler dans son intérieur.

—Les femmes, dit-il, sont indiscrettes et parleuses, elles ne peuvent pas garder un secret mieux qu'un tamis contenir de l'eau. Jurons, avant de nous séparer, que pas un seul mot de nos résolutions ne sera révélé à nos femmes.

Le serment fut fait solennellement. Parmi les ambassadeurs choisis pour se rendre dans les tribus voisines, était Rattlesnake : il devait porter le message et le faisceau de branches chez les Chicasaws. Sa légèreté à la course, son habileté à bien parler l'avaient désigné pour cette mission importante.

Il aurait reçu avec ardeur cette marque de distinction, s'il n'en fût résulté l'obligation de s'éloigner du fort pendant quelque temps. Dans son aveugle passion pour Marguerite, il redoutait l'arrivée de Maurice et se sentait atteint d'une jalousie féroce contre tout homme qui chercherait à s'approcher de la jeune fille : négligeant la chasse et ses occupations habituelles, il ne cessait de rôder autour du fort, moins pour réjouir ses yeux de la vue de celle qu'il aimait que pour épier le retour d'un rival détesté. Agité par ces pensées jalouses, il aurait refusé la mission qu'on lui confiait s'il n'eût craint de se rendre suspect ; il accepta sans mot dire et fit aussitôt ses préparatifs de voyage.

Le lendemain, le grand-chef des Natchez se rendit au fort pour mettre en œuvre la ruse préméditée envers le commandant Clupart. Il lui représenta humblement que la peuplade exilée ne pourrait se déplacer sans avoir préparé un nouveau domicile ; par d'habiles supplications, il obtint un délai qui prolongeait jusqu'à la fin de décembre l'exécution des ordres de Clupart.

Mais cette indulgence dût être payée chèrement : un baril de grains, un lot de gibier, une peau d'ours et un pot de graisse, telle fut la contribution imposée à chaque cabane du village de Pommier-Blanc. Le produit en devait être considérable, cette tribu ne comptant pas moins de quatre-vingts tentes.

Les deux négociateurs se quittèrent satisfaits : l'un avait assouvi son avarice cupides, l'autre avait préparé les voies à sa vengeance.

Cependant l'émotion inusitée des guerriers, le départ des messagers, et les bruits échappés de la tente du grand-soleil, avaient vivement surexcité la curiosité féminine de la tribu. Avec leur finesse instinctive, elle devinèrent une bonne partie du secret ; mais, grâce au silence impénétrable gardé par leurs maris, elles ne purent savoir le fond des choses et demeurèrent incertaines, à leur grand regret.

Une d'entre elles, toutefois, s'était juré de découvrir le mystère : Tree-la-lu—le Petit Oiseau—était mue par des motifs plus sérieux que la simple curiosité. Cachant sous une apparente indifférence le chagrin mortel qui la dévorait depuis qu'elle avait découvert la passion de Rattlesnake pour la jeune Française, elle épiait jour et nuit ses moindres actions ; tâche facile, car l'amoureux sauvage avait oublié toute précaution.

Lorsqu'elle vit le chef partir pour son message, Tree-la-lu se dit qu'il fallait un motif bien impérieux pour l'éloigner de son idole. La jeune Indienne était aussi perspicace que

rusée ; oreille fine, démarche légère comme la rosée silencieuse qui tombe sur le gazon sans le faire ployer, résolution invincible, elle avait tout pour réussir dans ses recherches. Elle devina sans peine que ces mouvements secrets, ces courses mystérieuses des guerriers, cachaient des projets de guerre contre le fort ; puis, avec la claire logique de la jalousie, elle comprit que Rattlesnake chercherait à profiter de l'occasion pour s'emparer d'Yeux Riants et en faire sa femme, même malgré elle.

À chaque instant cette pensée qu'elle creusait sans relâche lui apparaissait plus claire et plus proche de la vérité : sûre de son fait, tout en s'occupant de ses travaux ordinaires, elle attendit impatiemment le retour successif des messagers, et surtout celui du Petit-Soleil. Un grand conseil fut décidé pour entendre le récit des envoyés, et prendre quelques dernières résolutions.

L'assemblée devait avoir lieu vers minuit. Tree-la-lu, à force de ruse, parvint à le savoir, déterminée à tout risquer pour pénétrer le secret, elle s'échappa de sa cabane environ deux heures d'avance, et, par un sentier détourné, se rendit auprès de la tente du grand-conseil.

Les habitations des Natchez étaient de vraies maisons, construites en troncs d'arbres maçonnées avec du mortier, confortablement aménagées et contenant quelquefois plusieurs pièces.

La salle du conseil était proche du Temple, construite solidement en madriers équarris, et élevée par d'énormes poteaux à un pied au-dessus du sol. Tree-la-lu, avec un vif battement de cœur, mais sans crainte, s'approcha de l'édifice. Quoique la nuit fut sombre et épaisse, ses yeux, perçants comme ceux d'un animal nocturne, pénétraient l'obscurité profonde. Avec des précautions félines, elle rampa jusqu'à un point, qu'elle avait marqué pendant le jour, où se trouvait une fente permettant de voir dans l'intérieur : là, elle attendit impatiemment l'arrivée des guerriers.

Sa témérité fut couronnée d'un plein succès ; non-seulement elle put voir l'assemblée toute entière, mais encore elle entendit tout ce qui fut dit, et fut ainsi initiée à tous les secrets du complot formé contre les Français. Elle apprit que toutes les tribus voisines avaient accepté la ligue, et reçu un faisceau de branches d'arbres ; celui des Natchez, pour plus de sûreté, restait déposé dans le temple, et tous les jours, un guerrier, aussi sage que courageux, devait venir en arracher un rameau.

L'assemblée terminée, Tree-la-lu attendit le départ du dernier des assistants ; puis elle revint sans bruit à sa cabane où elle rentra inaperçue. La jalousie subtile de cette jeune fille avait déjoué tous les calculs des plus prudents de sa peuplade.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'AVERTISSEMENT.

Par un beau jour de novembre, Marguerite faisait avec une de ses voisines une promenade hors des palissades, cherchant à cueillir des noisettes. Elle était languissante depuis quelque temps : pâlie par une vie trop sédentaire et laborieuse, elle avait besoin d'air et d'exercice ; les fraîches brises du soir la ranimèrent un peu, sa gaieté naturelle lui revint, et avec elle ses joyeux rêves d'amour avec Maurice. Tout en devisant avec sa campagne, elle arriva à un bosquet garni de fruits superbes. Chacune tira de son côté, absorbée par l'attrait de la cueillette, et Marguerite s'engagea seule au plus épais du fourré : tout à coup, à sa grande surprise, elle surgit à ses yeux une jeune Indienne qui s'était glissée jusqu'à elle, d'un pas si léger que sa présence était restée tout à fait inaperçue.

La jeune fille portait une corbeille à demi-pleine de noisettes : elle sourit à l'exclamation de Marguerite, qui la reconnut aussitôt pour celle dont elle avait reçu un collier aux Fêtes du Grain Nouveau.

—Bonjour, lui dit gracieusement Marguerite ; mais je ne connais pas votre nom.